Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 24

Artikel: Mea culpa
Autor: Nel., J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220336

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Alors, une fourchette, frappant nerveusement une assiette, imposa le silence. La parole était au colonel Davin, pour le toast à la patrie. Il s'en acquitta sans grandes phrases, mais avec beaucoup de bon sens. Il dit ce que le pays attendait de ses soldats ; il parla de l'armée démocratique et but aux bons rapports des officiers et des soldats. On l'applaudit à tout rompre.

L'homme taciturne, lui aussi, applaudit. Son voisin de table lui fit la remarque :

— Hein ? des officiers comme ça !

Il approuva de la tête. Le colonel Davin se leva. Il longea le fer à cheval des nappes blanches. Quand il passa à l'angle de la table, l'homme se leva :

— Pardon, mon colonel !...

L'officier s'arrêta :

L'homme parut, un instant, effrayé de son audace, puis il continua :

— Excusez-moi... J'attendais que vous m'adressiez la parole, mais j'ai vu que vous aviez perdu mon souvenir.

L'officier parut chercher. Puis, fixant son interlocuteur, il s'écria :

— Mais, attendez !... C'est sûr... Sauvier ? n'est-ce pas ?

— Oui, mon colonel, Sauvier.

Le colonel Davin lui saisit la main.

— Cher monsieur Sauvier, quel plaisir... Pourquoi, ne m'avez-vous pas appelé plutôt ?...

— Je n'osais pas, mon colonel !

— Ah ! de grâce, ne m'appelez plus « mon colonel ». Je ne suis pas votre colonel ; je ne suis que l'enfant qui jouait, dans votre cour, avec vos fils, avec Andrée...

Le colonel s'interrompit. Sauvier regarda le plancher. Puis il dit doucement :

— Ça a été terrible. L'aîné d'abord, puis elle, quelques semaines plus tard. Tous les deux de la même sale chose : la grippe ! Ils étaient si braves tous deux...

L'officier prit la main du père.

— Je pense à tous les deux, avec le même souvenir ému. Mais Andrée..

— Je sais, répondit Savier. Elle me parlait souvent de vous. Elle vous aimait bien. Et j'attendais votre demande, quand...

— Oui, précisa Davin. Quand elle a disparu. Voyez, je lui ai été fidèle. Je ne me suis pas marié... Et il y a dix ans !....

Autour d'eux, on riait, on commençait à chanter. La salle devenait toujours plus bleue de fumée. Les deux hommes s'étaient assis, dans un coin et l'on se demandait, dans la salle, le pourquoi de cette subite familiarité. Eux, absents, évoquaient la maison emplie des cris joyeux de la jeune brunette, aux grands cils sombres ; le verger où elle courait. Or, si l'on s'était approché d'eux, on aurait pu entendre le colonel Davin murmurer à Sauvier, très ému :

— Ce ne serait pas « mon colonel » que vous diriez, maintenant, mais « mon fils ».

Henri Chappaz.

DEVANT LA BANQUE CANTONALE, SAMEDI DERNIER

UN jeune homme bien mis, pochette de soie à la hauteur du cœur, salue avec un sourire mi-amical, mi-ironique un couple de B...ens venu en ville pour y faire des emplettes.

— Bonjou, Mossieu, répondent simultanément lui et elle.

— Auriez-vous peut-être besoin d'argent ? leur demande le Mossieu en mettant la main à la poche.

— Oh ça, on en prend toujou, lui répond, amorcé, le citoyen de B... qui suit des yeux la main fouillant la poche, tandis que sa femme, forte en hanches et de figure énergique, dévisage, aussi méfiante qu'intriguée, l'éphèbe aux guêtres blanches et aux gants jaunes qui si inopinément, veut jouer au Mécène.

— Eh bien, prenez la peine de vous adresser à la Banque ici tout près, leur dit d'un ton supérieur le beau garçon.

Là-dessus, les deux hommes se mirent à rire, mais, madame, que le toupet de l'adolescent avait évidemment indisposée, toisa l'intru d'un regard de défi en lui jetant à la face :

— Allez vous faire empailler, espèce de paon que vous êtes !

Les spectateurs que cet intermezzo avait rassemblés partirent, à leur tour, d'un gros éclat de rire, cependant que le petit Mossieu tout confus s'esquivait lestement.

J. D.

LE PÉLERINAGE DE MÉZIÈRES

Le succès des représentations d'*Aliénor*, au Théâtre du Jorat, ne tarit pas. Bien au contraire, il s'affirme et grandit constamment. Et cela s'explique. L'affluence est telle que le Comité a dû décider des représentations supplémentaires et c'est la chasse aux billets. Tout le monde veut faire le pélerinage de Mézières ; tout le monde veut voir et applaudir ce spectacle incomparable.

Mais le moment approche, inexorable, où il faudra tirer le rideau, car les travaux de la campagne, déjà retardés par la persistance du mauvais temps, vont mobiliser une bonne partie des acteurs et des chanteurs. Et ce sera la clôture irrévocable. Donc, qu'on se hâte !

LA TABATIÈRE

Dans une vieille, vieille école
Au fond d'un bocage normand
Le maître à sa classe, un peu folle
Explique un jour de mai comment
Notre planète est ronde, et roule
Dans l'espace autour du soleil
Comme une gigantesque boule.
Mais hélas ! le rayon vermeil
Qui se glisse par la fenêtre,
L'oiseau qui chante aux rameaux verts,
Font si bien que rien ne pénètre
Dans les cervelles à l'envers.
Alors, résumant la matière,
Le digne homme conclut : « Voilà !
Regardez tous ma tabatière
La terre a cette forme-là »
Car il faut bien qu'on vous le dise
En confidence, pas bien haut,
Le vieux maître d'école prise
Eh ! qui donc n'a son défaut ?
Or, il se sert à l'ordinaire
D'une boule en bois de santal
Et cette ronde tabatière
S'orne d'un cercle de métal.
Tout au contraire, le dimanche
Il puise dans un coffret d'argent
Coffret carré que sur sa manche
Il fait luire tout en songeant...
Mais voici le beau de l'histoire :
Survient l'inspecteur qui soudain,
Commençant l'interrogatoire
Demande au jeune Valentin :
« Quelle est la forme de la terre ? »
Alors le petit de son banc
Se lève et sûr de son affaire
« Monsieur, dit-il, cela dépend.
En semaine on nous l'a montrée
(Et pas plus tard que ce matin)
La terre est ronde, c'est certain,
Mais le dimanche elle est carrée...

MEA CULPA

AVOUER ses torts est un excellent exercice pour le moral. Je vous le recommande. Dernièrement, j'ai lancé une pointe contre les autos ou plutôt les conducteurs d'autos, car la machine est d'une complaisance indéniable. Commandez-lui de faire telle ou telle chose, elle n'hésitera pas. A une condition toutefois, c'est de la soigner et de n'avoir à redouter aucune force majeure la précipitant dans le vide ou lui faisant écraser une poule ou un homme. Elle n'est pas responsable des dégâts. D'autres les paient.

Sur la route, moi, vulgaire piéton, j'avais été prié par le mécanicien d'un tortillard d'y monter. Le geste était joli et j'ai tenu à le dire. Seulement, quelque diable me poussant, je fis une phrase méchante pour les autos, passant en bolide, projetant des flots de poussière, sans avoir jamais le cœur de s'arrêter pour faire un signe amical au trimardeur. Or, voici : je fais mon *mea culpa*.

Quelques jours après, me trouvant sur les routes du Jorat, après vingt à trente kilomètres de marche, agréable certes, je contemplai l'auberge du Chalet-à-Gobet, si chère aux Lausannois, et je me demandais s'il fallait y entrer pour prendre quelques minutes de repos en attendant le tram. Mais, ayant consulté l'horaire, je vis qu'il me faudrait l'attendre une bonne heure. Mes jambes me conseillaient la résistance, et commençaient à pointer vers Lausanne lorsque, tout à coup, une élégante bagnole surgit et stoppe.

— Allez-vous à Lausanne, me demande le conducteur, un monsieur vraiment très chic... Il faut croire que sa brusque invite de prendre place dans un de ces véhicules contre lesquels j'avais vitupéré me paralysa un instant la langue, car il ajouta :

— C'est comme vous voudrez, mais il y a de la place. Heureusement, le sens de la politesse se réveilla incontinent chez moi et je répondis :

— Monsieur, vous êtes vraiment trop aimable, je monte. Tant pis pour mes jambes. A l'Ours je fis signe au... chauffeur et nous nous quittâmes courtoisement, lui content de m'avoir infligé une leçon et moi un peu capot tout de même.

Et d'une.

Dans le courant de la même semaine, passant place St-François, le conducteur d'un taxi, sans s'arrêter, prend le temps de m'interpeller :

— Monsieur, vous avez laissé tomber un journal.

— Oh, grand merci...

L'excellent homme était déjà à l'avenue Benjamin Constant, mais j'avais tout de même ramassé la chose précieuse, — c'est bien le moins n'est-ce pas, que je pouvais faire.

Encore une preuve, importante, de la sollicitude des autos à mon égard. Plus d'une fois grâce, soit à leur clakson, soit à une épithète énergique, ils m'ont donné le temps de faire un saut de côté pour me sauver la vie, si tant est que celle-ci mérite d'être prolongée.

Je me suis laissé dire que le Touring-Club recommandait à ses membres d'observer vis-à-vis du piéton une attitude sympathique. Après ce que j'ai noté ci-dessus, je ne fais nulle difficulté pour reconnaître ma calomnie et la retirer : Il n'y a pas d'« écraseurs de la route », il n'y a tout au plus que des routes à refaire.

J. Nel.

CIRER GRATIS

Un pauvre petit cireur de bottes, qui n'a pas encore déjeuné, car il n'a rien gagné depuis le matin, s'approche d'un gros monsieur tout crotté.

— Cirer, monsieur ?... Trois sous.

— Jamais de la vie !

— Deux sous, monsieur !

— Non !

— Un sou, monsieur, pour acheter du pain.

— Laisse-moi tranquille !

— Alors pour rien ?

— Soit ! pour te faire plaisir.

Le gamin brosse, cire, frotte le pied droit du monsieur et le soulier brille comme un miroir.

— Le pied gauche, maintenant.

— Non, monsieur !

— Comment ! Mais je ne puis me promener avec un soulier ciré et l'autre plein de boue.

— Je le cirerai si vous me payez.

— Un sou ?

— Non.

— Deux sous ?

— Ce n'est pas assez.

— Quatre sous ?

— Six sous, monsieur, et payés d'avance, c'est à prendre ou à laisser.

Le monsieur fut obligé de donner ses six sous et notre malin cireur de bottes fit, ce jour-là, un excellent déjeuner.

Mot d'enfant. — Lolotte s'amuse avec sa poupée en caoutchouc.

— Il faudrait que tu l'habilles, ta poupée, ma petite fille. Elle est toute nue : ce n'est pas convenable.

Lolotte, indignée :

— Al'est pas toute nue. Al'a un chapeau!...

La faute du coiffeur. — C'est ton petit frère ? Mais c'est curieux que tu sois si blonde et lui si brun.

— Oui, mais il est né après que maman a commencé à se teindre...